

4 FORUM

L'INVITÉ

JEAN-MICHEL OLIVIER
ÉCRIVAIN

La littérature romande, et après

Depuis un siècle, la littérature romande roupillait. Romans abscons. Rêveries de gardiens de chèvres. Confessions de femmes mûres amoureuses de leur psy. Introspections vaseuses, vaguement inspirées de Paris. Dernières nouvelles de ma dépression (ou comment j'ai raté mon suicide)...

Bref, tout ce que l'Université, un jour de pluie, avait estampillé «littérature romande» et qui a fait bâiller plus d'un lecteur.

Heureusement, ces temps mornes ont vécu. Depuis «L'Amour nègre» et le succès d'un certain Joël Dicker, les vanes se sont ouvertes. Et, miracle, on s'aperçoit qu'il existe une littérature vivante dans notre pays. Le terreau n'a jamais été aussi riche. Beaucoup de jeunes pousses. Et de grande qualité.

N'en déplaise aux cuistres, on n'avait jamais vu ça auparavant. Chaque rentrée littéraire réserve des surprises. Des bonnes et des mauvaises. Je passerai sur ces dernières, qui sont nombreuses. Mais il y a aussi les bonnes, et les très bonnes même. Je pourrais citer dix noms d'écrivains qui n'ont pas la quarantaine, tous surprenants, tous prometteurs: Antonio Albanese, Anne-Frédérique Rochat, Damien Murith, Isa-

belle Aeschlimann, Max Lobe, Aude Seigne, Laure Chapuis, Fred Valet, Marina Salzmann...

Mais cette rentrée, à mon avis, est marquée par deux livres qui feront date. D'abord, c'est le premier roman d'un auteur né à Nyon, Antoine Jaquier, qui raconte la descente aux enfers d'un jeune homme, Jacques, pris dans les rets des paradis artificiels. S'il est terrible, impitoyable même par la précision de ses scènes, «Ils sont tous morts»* brille aussi par son style, musical, épuré, travaillé comme une symphonie en plusieurs mouvements. Une indéniable réussite.

Ensuite, bien sûr, il y a Mouron, Quentin de son prénom, l'agaçant surdoué de nos Lettres. Il nous avait bluffés avec son premier livre, «Au point d'effusion des égouts», un peu déçu avec le second, qui se passait au Canada. Avec «La Combustion humaine»**, il rue dans les bran-cards. C'est brillant, drôle, bien enlevé. Le jeune auteur canado-suisse (23 ans!) brosse le portrait d'un éditeur de chez nous, Jacques Vaillant-Morel, subtil mélange de plusieurs

personnages bien connus. Cet éditeur, fasciné par la Grande Littérature (Proust), est déçu par l'époque morne et frivole que nous vivons et il peine à cacher le mépris qu'il porte à ses auteurs. Bien sûr, il souffre de n'être pas reconnu à sa juste valeur. On ne sait d'où il vient, ni où il va. On se de-

mande même pourquoi il persiste à éditer des livres. Mais à travers ce personnage désabusé, Mouron dresse un état des lieux sans concession du monde littéraire romand. Ses coquetels. Ses dames de par- roisse affectées. Ses responsables de la culture ignares et fanfarons. C'est très drôle, caustique, bien observé, même si le tout, peut-être, ne fait pas un roman,

mais une longue nouvelle. En tout cas, cela vaut le détour. La littérature romande – si choyée par les dames patronnes – est morte. Une autre a vu le jour. Elle est vivante et colorée, drôle, tragique, originale et imaginative. Personne ne s'en plaindra.

La littérature romande est morte... Une autre a vu le jour.

* Antoine Jaquier, «Ils sont tous morts», roman, L'Âge d'Homme, 2013.

** Quentin Mouron, «La Combustion humaine», roman, Olivier Morattel éditeur, 2013.